



Le Christ consolateur de toutes les misères humaines

D'après le tableau de Dietrich,

— ECCE PANIS ANCELORUM —

Pe
frant
très
les D
ristia
Ench
trois
Un s

Le 9

les pa
Elle
rable e
tendre



Sommaire du Numéro de Novembre 1902.

Pensée dominante : Le Sang de Jésus, rançon des Ames souffrantes. — Les Démons confondus. — Pommes à éplucher. — Avis très important. — Poésie : *Dies Ire*. — L'Oraison Dominicale pour les Défunts. — *De Profundis*. — Sujet d'Adoration : L'Etat Eucharistique : Le Voile. — Cantique : Au cri de ma Prière. — Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France : Dernière Communion de trois femmes sauvages. — Sainte Zita, Patronne des Servantes. — Un savant à l'école des Morts.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Novembre 1902.

Le Sang de Jésus, Rançon des Ames Souffrantes



DES profondeurs de leurs noirs cachots, les âmes de nos frères trépassés poussent des cris suppliants.

Cette plainte inénarrable, chers Associés, vous l'avez entendue retentir maintes fois à vos oreilles attendries : "*Miseremini mei, miseremini mei*. Ayez compassion de nous !"

Ayez compassion de nous, vous disent les pauvres prisonnières d'outre-tombe.

Elles ne s'adressent point à Dieu dont la justice inexorable et la sainteté infinie enchaînent la miséricorde et la tendresse au-delà du tombeau.

C'est à nous qui leur survivons ici-bas, à nous leurs frères, leurs sœurs, leurs enfants, à nous qui pouvons les soulager, et qui, hélas ! les oublions trop, à nous seuls qu'elles jettent ce cri douloureux : " Au secours, ayez pitié."

Et que demandent-elles avant tout, ces âmes plongées dans l'abîme brûlant du Purgatoire ? Comment soulager efficacement leur affreuse misère ?

Naguère un éloquent prédicateur, le R. P. Tissot, se posait cette question devant un pieux auditoire réuni pour une œuvre en faveur des trépassés, et voici la belle réponse qu'il fit :

" Un jour, dans un désert de la Chersonèse, deux mille chrétiens, condamnés aux mines par Trajan, travaillaient à extraire et à scier les marbres destinés à l'*emporium* romain. Sous un soleil torride, loin de toute source, ils étaient en proie à une soif sans nom, quand soudain le pape saint Clément, compagnon de leur exil et de leur supplice, s'étant mis en prières et étant monté sur la colline voisine, y vit un agneau éblouissant de blancheur, laissant jaillir sous son pied droit une fontaine abondante, d'une onde douce et limpide, où tous les malheureux s'allèrent désaltérer.

" Mes Frères, ce que demandent les âmes du Purgatoire, dans le lac sans eau dont parle l'Écriture, ce qu'elles implorent de tous leurs soupirs, c'est le Sang de l'Agneau, ce sang qui seul peut les rafraîchir, les soulager, les délivrer en éteignant leurs dettes et lavant leurs souillures.

" Ce sang, elles n'en ont plus la libre disposition ; elles n'en peuvent atteindre ni la source ni les ruisseaux. Mais nous qui vivons dans les hauteurs de l'Église militante, sur la sainte montagne de Sion, au pied de l'autel, nouveau Golgotha, nous pouvons faire apparaître l'Agneau.

" *Ecce Agnus Dei*. Le saint Sacrifice de la messe se célèbre : l'Agneau de Dieu est là. De son Cœur immolé coule à flots le sang rédempteur. Il court là où le dirige l'application demandée par les fidèles, exprimée par le prêtre, implorée par les assistants ; et quand, franchissant l'enceinte des prisons expiatriques, il tombe, divine rosée, sur les âmes en souffrance, il se fait une trêve à leurs tourments, le rafraîchissement succède aux ardeurs

du
pa
l'c
ral

le
au
cha

ens
my

voi
con

me
bol
et c

cha
sou
défi

me,
le g
pro

non
com
fois.

Ci
d'ac
pend
sible
De
nous
ront

I
sag
Cha

du feu ; des effluves de la paix du ciel, un souffle de la patrie pénètre au milieu des angoisses de la captivité, et l'on voit se renouveler les prodiges de l'immersion du paralytique dans la piscine...

" Aussi, est-ce la doctrine solennellement définie par le saint concile de Trente, que de tous les secours utiles aux fidèles trépassés le plus puissant est le Sacrifice eucharistique.

" Voilà pourquoi les premiers chrétiens se faisaient ensevelir dans les souterrains où se célébraient les saints mystères, et pourquoi les places de choix étaient les plus voisines de l'autel ; voilà pourquoi les parvis des Catacombes se couvraient de peintures emblématiques autrement plus chrétiennes et plus consolantes que les symboles humains multipliés de nos jours dans les cimetières, et qui représentaient le sacrement et le sacrifice de l'Eucharistie, afin de rappeler aux survivants la ressource souveraine qu'ils devaient exploiter en faveur de leurs défunts. Voilà pourquoi, dès les origines du christianisme, comme il en consiste par une infinité de témoignages, le grand souci des enfants de l'Eglise, à la perte de leurs proches, a toujours été de faire célébrer la sainte messe non pas une fois, mais plusieurs fois, mais, comme la comtesse Mathilde à la mort de son époux, un million de fois."

Chers abonnés, mettons au premier rang de nos moyens d'action et de charité envers les pauvres âmes, surtout pendant ce mois, la célébration aussi multipliée que possible du saint sacrifice de la Messe en leur faveur.

Délivrées par notre secours, elles nous secourront et nous protégeront elles-mêmes dans la route dont elles auront atteint le terme.



La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 12 Novembre à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.




Les Démons confondus

L'ARME la plus puissante pour déjouer les ruses des démons et détruire leurs noires malices, est sans contredit la présence du Très-Saint Sacrement ; l'exemple suivant en fournit une preuve sans réplique.

Le bienheureux Conrad, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, prêchait en Allemagne contre l'hérésie avec un zèle tout apostolique, et ses prédications ramenaient à la vraie foi beaucoup d'hommes égarés. Mais un des ministres de l'erreur, qui était aussi un grand magicien, résolut de lui faire une vive opposition par des menées occultes. Ce méchant homme, dans le dessein de réparer, autant qu'il était en lui, les pertes qu'éprouvait son parti par les sermons du Dominicain, ne négligea aucun moyen pour séduire un prêtre qui accompagnait le prédicateur. Un jour il le tira à part et lui parla en ami dévoué comme à une vieille connaissance ; et quand il crut s'être adroitement insinué dans ses bonnes grâces, il lui exposa sans détour plusieurs raisons plus ou moins plausibles pour lui persuader que la doctrine que prêchait son maître n'était pas conforme à l'enseignement de l'Évangile. Le serviteur de Dieu, Conrad, informé des entretiens du ministre, ne s'étonna nullement de ses assertions. Il alla le trouver pour tâcher de le convaincre, à son tour, des erreurs qu'il avait proférées devant son disciple ; afin de mieux réussir, il mit en avant les arguments les plus solides. Mais l'hérétique n'en devint que plus obstiné dans ses opinions : puis, prenant un ton de fierté qui ne lui convenait guère, il reprocha aux catholiques de s'opiniâtrer aveuglément dans des erreurs manifestes et de contredire non-seulement les plus simples lumières de la raison, mais encore le rapport naturel du sens de la vue, qui n'aperçoit pas autre chose que du pain

là c
teu
il n
tou
mer
fit l
para
du
gust
acco
ges
reux
conn
ère l
croy
tenir
s'éca
Le b



jeta d'
mais s
de cet
Le j
rend à
petite
nacle,
sur sa
Ainsi a
du salu

là où ils croient qu'existe réellement le corps du Rédempteur. " Pour ne point s'exposer à se tromper, ajouta-t-il, il ne faut ajouter foi qu'aux faits vrais et patents et que tout le monde peut voir et vérifier." Et son orgueil augmentant à mesure que son imagination s'échauffait, il se fit fort de faire apparaître le Sauveur du monde et l'auguste Reine du ciel, accompagnés d'anges et de bienheureux qui lui feraient connaître de la manière la plus certaine la croyance qu'il devait tenir pour ne point s'écarter de la vérité. Le bon religieux re-



jeta d'abord une proposition aussi odieuse que téméraire ; mais s'étant ravisé, il l'accepta, dans le but de se jouer de cet homme et de ses prestiges.

Le jour marqué étant arrivé, le bienheureux Conrad se rend à l'église, et après une prière fervente, il prend la petite custode déposée près du saint ciboire dans le tabernacle, y met une hostie consacrée, la place révéremment sur sa poitrine par-dessous sa tunique et sort de l'église. Ainsi armé et conforté contre toute attaque de l'ennemi du salut, il va trouver le ministre magicien et se laisse con-

duire sur le sommet d'une montagne écartée. A peine y étaient-ils arrivés, que l'hérétique, au moyen de quelques paroles magiques, fit apparaître un palais et un jardin enchantés où ne manquaient ni les pierreries les plus étincelantes ni les fleurs les plus éclatantes ; sur deux trônes non moins brillants siégeaient un roi et une reine le diadème en tête et vêtus d'ornements les plus resplendissants ; des personnages chamarrés d'or et de rubis formaient leur cour. Le magicien s'approchant d'abord du trône de la reine, mit les genoux en terre et l'adora très-respectueusement, puis il s'approcha du roi et lui rendit les mêmes hommages ; après quoi, se tournant vers le prédicateur qu'un pareil spectacle mettait hors de lui, l'invita par signes à s'avancer vers la reine pour apprendre d'elle les mystères de la foi nouvelle. Celui-ci s'approche sans se faire beaucoup prier, mais avec la précaution de tirer d'abord de son sein la sainte custode : présentant alors le saint Sacrement à ce fantôme qui était devant lui : " Si vous êtes la mère de Dieu, lui dit-il, reconnaissez et adorez votre divin Fils que je vous présente, comme la plus agréable offrande que vous puissiez désirer." Il n'avait pas achevé que toute cette fantasmagorie avait disparu, roi, reine, palais et jardin. Le religieux et l'hérétique se retrouvaient seuls en présence sur une montagne inculte et rocheuse, pleine de ronces et de broussailles : ils se virent en même temps plongés dans de si épaisses ténèbres, qu'ils eurent de la peine à retrouver le chemin de la ville. En s'y rendant, comme l'hérétique était tout bouleversé de ce qui venait de se passer, le saint prêtre en profita pour le convaincre de ses erreurs et lui faire embrasser la doctrine catholique. Il y réussit par la vertu du Seigneur, qu'il portait sur son sein.

Ainsi celui qui était venu dans l'intention d'enrichir l'enfer d'une belle proie devint lui-même une proie salutaire pour le ciel, comme dit le prophète : *Qui prædatis, nonne et ipse prædaberis ?* " Vous qui faites le butin, ne serez-vous pas conquis à votre tour ? "



à m
T
la t
se c
on a
gner
song
Or
Vo
Et le
ne pe
bient
Et
porte
bout
mains
les ac
gauch
de vo
d'avo
Et
dait...
Sou
tête.
ne l'ai
tait sc
lui rac

POMMES A EPLUCHER.



L y a quatre ou cinq ans, un bon et digne religieux, le Père P——, fut pris, une belle nuit de carême, par un mal subit, extrêmement dangereux, horriblement douloureux : en quelques instants, il fut à l'article de la mort.

Son confesseur appelé en toute hâte lui fait entendre la gravité de son état, lui administre les derniers sacrements, le prépare à mourir...

Très surpris, passablement secoué par la perspective de la terrible et inopinée visiteuse, le bon Père essayait de se convaincre que tout était fini... Partir si vite ! quand on a tant d'ouvrage sur les bras !... Il fallait bien se résigner et faire bonne contenance, mais vraiment à quoi donc songeait le bon Dieu ?...

On priaït autour de lui...

Voilà ce que c'est que la mort, pensait le bon Père... Et les ténèbres s'épaississaient sur ses yeux, ses oreilles ne percevaient qu'un bruit confus... elles ne perçurent bientôt plus rien du tout... C'était décidément la fin.

Et voilà tout à coup devant lui la porte du ciel, oui, la porte du paradis, basse, étroite, fermée... A droite, debout et attendant, l'Ange Gardien, qui portait entre ses mains une petite boîte... les bonnes œuvres sans doute, les actions parfaites et dignes de figurer au paradis ! A gauche, un horrible démon qui faisait le *fier* avec un sac de voyage tout malpropre et déchiré : il n'y avait pas l'air d'avoir grand'chose dedans !

Et devant, au milieu du chemin, le pauvre Père attendait...

Soudain la porte s'ouvre, un beau vieillard avance la tête. Le Père P—— a tout de suite reconnu, bien qu'il ne l'ait jamais vu, le vieillard aimable et accueillant. C'était son vénéré et saint aïeul, un digne paysan dont on lui racontait si souvent les vertus quand il était enfant :

“ Sois sage comme ton saint grand'père, lui répétaient les bonnes vieilles... Il était si saint qu'il annonça trois mois à l'avance le jour de sa mort ! ”

Le saint vieillard en personne venait donc introduire son petit-fils.

“ Hé bien ! dit-il au bon Ange, vous ne le faites donc pas entrer ? ”

“ — Hélas ! dit le bon Ange en entr'ouvant la boîte, où apparurent quelques pommes — une douzaine peut-être — dorées, vermeilles, splendides..., il n'y a que cela de bonnes œuvres parfaites. Comme il aimait beaucoup les pommes de son vivant, on lui a mis toutes les actions de sa vie sous forme de pommes. Regardez donc derrière lui tout ce qu'il lui reste à éplucher !... ”

Et devant le geste de l'Ange, le Père P— se retourna. Là, derrière lui, sur ses talons, il ne l'avait pas vu ! le chemin était obstrué par trois ou quatre charretées de pommes, versées, entassées...

Et il y en avait de gâtées, de moisies, de véreuses, de tachées, de piquées, de meurtries...

Et chose étrange, dans chacune de ces pommes, il reconnaissait chacune de ses actions, il les voyait nettement ; et le gâté et le moisi, c'étaient les distractions de ses oraisons et de ses prières, les petites imperfections de paroles, du travail, ces mille petites misères inséparables, hélas ! de toute nature humaine...

Le bon vieillard avait levé les bras à ce spectacle en murmurant : “ Mais jamais il ne viendra à bout d'éplucher tout cela ! ”... Et il était rentré dans le ciel.

Et le Père P— était là regardant ses pommes : “ Jamais je n'en viendrai à bout ! ” répétait-il tristement.

Et pendant qu'il regrettait le temps de la vie d'ici-bas où il était si facile d'éplucher ses pommes, et qu'il se disait qu'il était bien malheureux d'être mort avant d'avoir accompli cette salutaire opération, il entendait un murmure qui devenait de plus en plus distinct à son oreille !

— *Ora pro eo...*, *Ora pro eo...*

C'étaient les litanies des agonisants que lui récitait pieusement ses frères...

Quand ils eurent terminé :

“ Ce ne sera pas encore pour cette fois, leur dit le bon Père. Je reviens sur la terre pour éplucher mes pommes. ”

plu
Die
bor
I
P—
che
à fa
ron
*
N
de ce
en ce
désag
1.
de m
dans
2.
billets
au de
gistres
tourné
3.
ou de
pas à
Nos
sables
ces me

Et depuis ce temps-là le bon Père P—— s'efforce d'éplucher ses pommes, les passées et les présentes. Le bon Dieu l'aide de temps en temps, et ne lui ménage pas de bonnes petites épreuves.

La morale de cette histoire, c'est que si le bon Père P——, qui est un saint homme, a tant de pommes à éplucher, nous autres, qui que nous soyons, nous n'avons pas à faire les *fiers*. En ce qui nous concerne, tous, nous courons risque d'en avoir de fameuses charretées !



AVIS TRES IMPORTANT

Nous prions très-instamment nos chers Zélateurs et Abonnés de vouloir bien, dans les envois d'argent qu'ils ont à nous faire, se conformer toujours aux recommandations suivantes. Faute de ces précautions, *un grand nombre de lettres* nous ont été volées en ces derniers temps dans les bureaux de poste, et cela au grand désagrément et détriment de nos abonnés eux-mêmes.

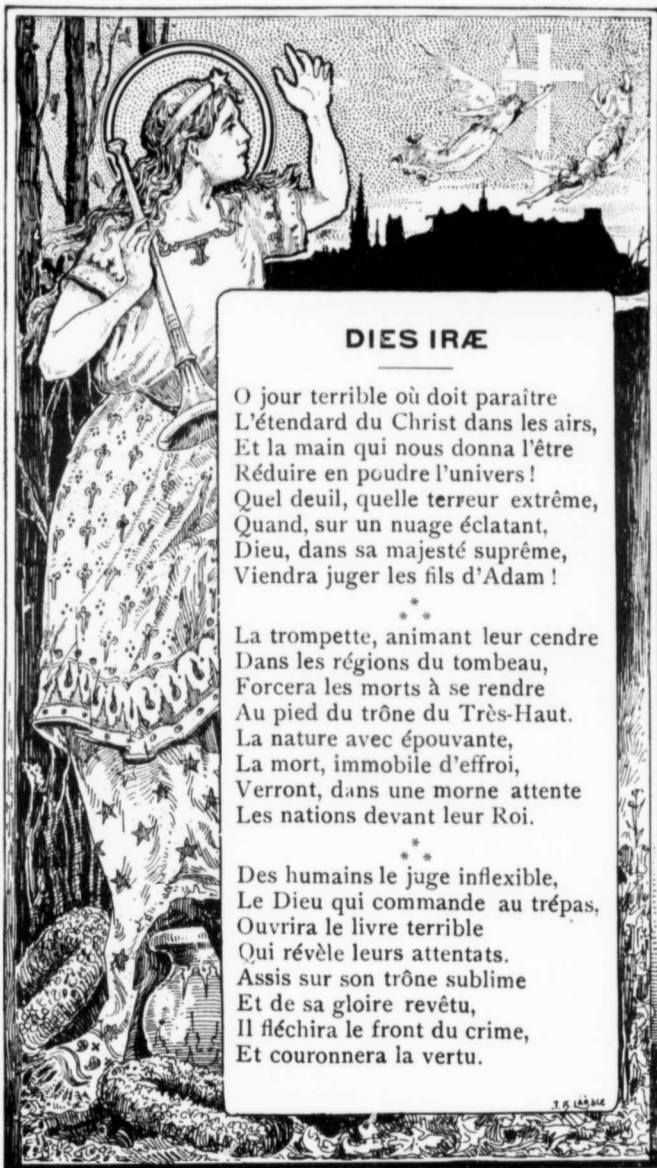
1. Envoyer de préférence n'importe quel montant sous forme de *mandat* ou *bon postal*, qu'on peut se procurer à très peu de frais dans la plupart des bureaux de poste.

2. Si l'on ne peut se procurer ces bons ou mandats, envoyer des billets de banque (ou même des timbres-postes pour les montants au dessous de \$1.00) mais dans ce cas, avoir soin de *faire enregistrer* la lettre: c'est la seule garantie qu'elle ne sera pas détournée en route.

3. Ne *jamais* mettre dans une lettre de la *monnaie d'argent* ou de cuivre. Neuf fois sur dix, l'argent ainsi envoyé *ne se rend pas à destination*.

Nos lecteurs comprendront que nous ne pouvons être responsables des sommes qui se perdraient par leur négligence à employer ces mesures de prudence absolument indispensables.





DIES IRÆ

O jour terrible où doit paraître
L'étendard du Christ dans les airs,
Et la main qui nous donna l'être
Réduire en poudre l'univers !
Quel deuil, quelle terreur extrême,
Quand, sur un nuage éclatant,
Dieu, dans sa majesté suprême,
Viendra juger les fils d'Adam !

* * *
La trompette, animant leur cendre
Dans les régions du tombeau,
Forcera les morts à se rendre
Au pied du trône du Très-Haut.
La nature avec épouvante,
La mort, immobile d'effroi,
Verront, dans une morne attente
Les nations devant leur Roi.

* * *
Des humains le juge inflexible,
Le Dieu qui commande au trépas,
Ouvrira le livre terrible
Qui révèle leurs attentats.
Assis sur son trône sublime
Et de sa gloire revêtu,
Il fléchira le front du crime,
Et couronnera la vertu.



Hélas! quel sera mon refuge,
 Malheureux pécheur que je suis?
 Si les Saints même, aux pieds du ju-
 Tremblent de se voir sans appui.[ge
 Juge terrible, Roi suprême!
 Ton sang pour nous a mérité!
 Je suis indigne, mais je t'aime;
 Sauve-moi, source de bonté!

* * *

Mon front de honte se colore
 Des larmes coulent de mes yeux,
 Et mon cœur gémissant implore
 Ton nom miséricordieux.
 Grand Dieu qui pèse nos offenses
 Lumière à qui rien n'est caché,
 Avant le jour de tes vengeances,
 Efface en mes pleurs mon péché!

* * *

Daigne, à la droite de ton Père,
 Marquer ma place à tes côtés,
 Loin de ces boucs que ta colère
 De ton bercail a rejetés.
 Et lorsque devant tes justices,
 Aux enfers ils fuiront d'effroi,
 A la source de tes délices,
 Parmi les brebis conduis-moi.



J. P. B. B. C. E.

L'ORAISON DOMINICALE

Pour les Défunts.



SAINTE Mechtilde ayant communié pour les morts, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : Dites pour eux un *Notre Père*, etc., et elle comprit qu'elle devait prier de la manière suivante ; après l'avoir fait, elle vit une grande multitude d'âmes monter au ciel.

Notre Père qui êtes aux cieux, je vous prie de daigner pardonner aux âmes du purgatoire de ne vous avoir pas aimé, de ne vous avoir pas rendu le culte qui vous est dû, à vous, leur Père auguste et chéri, mais de vous avoir éloigné de leur cœur, où vous désiriez habiter ; et pour suppléer à leur faute, je vous offre l'amour et l'honneur que votre Fils chéri vous a rendus sur la terre, et cette abondante satisfaction par laquelle il a payé la dette de tous leurs péchés. Ainsi soit-il.

Que votre nom soit sanctifié ; je vous conjure, ô tendre Père, de daigner pardonner aux âmes des défunts de n'avoir jamais dignement honoré votre saint Nom, de se l'être trop rarement rappelé avec dévotion, de l'avoir souvent employé en vain, et de s'être rendues, par leur vie déshonorante, indignes du nom de chrétien. Et comme satisfaction pour ce péché, je vous offre la très-parfaite sainteté de votre Fils, par laquelle il a exalté votre Nom dans ses prédications, et l'a honoré dans toutes ses œuvres très saintes. Ainsi soit-il.

Que votre règne arrive ; je vous prie, ô tendre Père, de daigner pardonner aux âmes des défunts de n'avoir jamais désiré avec ferveur, ni recherché avec soin, vous et votre règne, dans lequel seul consistent le vrai repos et l'éternelle gloire. Pour exprimer toute l'indifférence qu'elles ont eue pour toute espèce de bien, je vous offre les saints désirs par lesquels votre Fils a voulu que nous soyons les cohéritiers de son royaume. Ainsi soit-il.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; je

vo
ân
fé
vo
ler
l'u
vo
qu
soi
cor
fur
l'ai
de
de
leur
de
qui
soit
A
à ce
Pèr
pècl
en r
en r
offre
faite
E
ô ter
n'av
d'av
la ch
coup
péch
votre
sa trè
sa trè
M
et de
duise
que v

vous conjure, ô tendre Père, de daigner pardonner aux âmes des défunts, et surtout des religieux, d'avoir préféré leur volonté à la vôtre et de n'avoir pas aimé en tout votre volonté, pour vivre et agir très-souvent d'après la leur. Et pour réparer leur désobéissance, je vous offre l'union du très-doux Cœur de votre Fils avec votre sainte volonté, de même que la prompte soumission avec laquelle il vous a obéi jusqu'à la mort de la croix. Ainsi soit-il.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; je vous conjure ô tendre Père, de pardonner aux âmes des défunts de n'avoir pas reçu le Très Saint Sacrement de l'autel avec les désirs, la dévotion et l'amour qu'il mérite ; de s'en être rendues, pour un grand nombre, indignes, et de ne l'avoir que rarement ou jamais reçu. Pour expier leur péché, je vous offre la parfaite sainteté et la dévotion de votre Fils, ainsi que l'ardent amour et l'ineffable désir qui l'ont porté à nous donner ce précieux trésor. Ainsi soit-il.

Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; je vous conjure, ô tendre Père, de daigner pardonner aux âmes des défunts les péchés capitaux dans lesquels elles sont tombées, surtout en ne pardonnant pas à ceux qui les avaient offensées et en n'aimant pas leurs ennemis. Pour ces péchés, je vous offre la prière de la plus douce suavité, que votre Fils a faite sur la croix pour ses ennemis. Ainsi soit-il.

Et ne nous induisez point en tentation ; je vous conjure, ô tendre Père, de pardonner aux âmes des défunts de n'avoir pas résisté à leurs vices et à leur concupiscence, d'avoir souvent consenti aux embûches du démon et de la chair, et de s'être volontairement engagées dans beaucoup de mauvaises actions. Pour la multitude de leurs péchés, je vous offre la glorieuse victoire par laquelle votre Fils a vaincu le monde et le démon, ainsi que toute sa très-sainte vie, avec tous ces travaux et ses fatigues, sa très-amère passion et sa mort. Ainsi soit-il.

Mais délivrez-nous du mal ; délivrez-les aussi de tout mal et de toute peine, par les mérites de votre cher Fils, et conduisez les dans le royaume de votre gloire, qui n'est autre que vous-même. Ainsi soit-il.



DE PROFUNDIS



'ÉTAIT en vain que l'aumônier des Petites Sœurs des Pauvres de la ville d'A..., avait durant de longues semaines multiplié ses exhortations à l'adresse du vieux Mauconduit (Antinoüs-Anthime) l'un des plus intelligents, mais aussi l'un des plus grincheux parmi les pensionnaires de l'asile. C'était en vain que les religieuses, souriantes sous leur costume reprisé de paysannes en deuil, avaient fait autour de cette âme d'octogénaire qui entrerait bientôt dans l'éternité, ce qu'en leur langage très simple, tout imprégné de surnaturel, ces saintes filles nomment " un siège de bonté. "

Le père Mauconduit accueillait avec une froideur uniforme, polie, mais tout juste, les attentions les plus délicates, les conseils amicaux de ces admirables servantes de Dieu qui, à l'aube de leur jeunesse pour la plupart, s'étaient faites en quelque sorte les " mères " des vieillards abandonnés,

Fier d'une demi-science qu'il avait récoltée par bribes, on ne savait où, le bonhomme méprisait ouvertement ce qu'il appelait la superstition, la bigoterie des sœurs. Il ne cachait pas à qui voulait l'entendre que s'il avait sollicité d'être admis dans cet " antre d'obscurantisme " qu'était l'asile d'A..., c'était parce toute autre ressource lui faisait défaut, parce que ses enfants étaient mariés au loin, chargés de famille, parce que le pain même lui manquait. Autour de lui, d'anciens vagabonds, des rôdeurs de grands chemins, d'ex-forçats peut-être étaient revenus à la foi de leur enfance ; on les entendait chanter les pieuses



SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

L'état Eucharistique : — Le Voile

I. — Adoration.

Adorez Notre-Seigneur dans l'état qu'il a choisi pour demeurer parmi nous au Saint Sacrement.

C'est un état voilé, caché, anéanti.

Qu'est-ce, en effet, que présente à notre vue l'Eucharistie ?

L'obscurité : la sainte Hostie n'a rien de brillant.

La *simplicité* : la sainte Hostie n'a pas de mouvement, ni d'action, ni de paroles ; elle est incapable de résister.

Enfin, *un état de mort complet*, car la sainte Hostie n'a avec le monde extérieur aucune relation.

Se peut-il un voile plus épais, une retraite plus profonde que cet état choisi par Notre-Seigneur, composé d'obscurité, de silence, d'inaction, d'impuissance, de simplicité ? N'est-ce pas un voile qui équivalait au suaire de la mort, à la pierre du sépulcre ?

Et cet état, librement choisi par Notre-Seigneur, est pour durer jusqu'à la fin : rien ne peut l'en faire sortir. Il l'a choisi, composé, voulu ; il l'a épousé, il l'aime !

Que cela ne diminue pas votre foi, votre respect, votre amour envers le Dieu caché de l'Eucharistie. Mais, au contraire, adorez-le, confessez-le, vénérez-le, louez-le, et dites-lui d'une foi ferme avec tout l'amour dont vous êtes capable : " Vous êtes vraiment un Dieu caché ! " mais je vous reconnais, et vous proclame mon Dieu. Sous cette *obscurité*, j'adore votre majesté et votre gloire. Sous cette apparence *simple* et *commune*, la beauté du plus beau des enfants des hommes, le visage qui ravit les anges. Sous cette *inaction*, l'activité même de mon Dieu et du Pontife Sauveur ; sous cette *impuissance*, la puissance même du Verbe à qui tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre. Sous cet aspect de mort, la vie pleine, parfaite de la divinité, des trois personnes divines, de l'âme, du corps et du cœur de Jésus.

Je crois, j'adore ! Je vous adore là, dans l'Hostie ; vous y êtes réellement présent. Je crois que c'est vous, Jésus, qui êtes là, vous le Fils de Dieu, l'Eternel, le Tout-Puissant, et que c'est pour mon amour que vous vous cachez sous l'apparence de l'Hostie.

II. — Action de grâces.

Pourquoi ce voile eucharistique, ô Jésus ?

Pour toi, pour ton amour.

Je veux être *avec toi*, te permettre de m'appeler, de me parler. Je veux que tu aies confiance en moi, malgré ta misère, tes fautes. Comment cela se pourrait-il, si je t'apparaissais dans l'éclat de ma majesté, avec le regard flamboyant de ma sainteté et les tonnerres de ma justice ? — Je prends donc cet état pour habiter avec toi.

Merci, ô Dieu caché !

Je veux être la *victime* de tes péchés, être immolé chaque jour et partout, parce que chaque jour et partout tu pêches, tu mérites d'être châtié par mon Père.

Mais, quel prêtre oserait m'immoler, s'il devait renouveler ostensiblement, et avec l'effusion sensible du sang, ma cruelle Passion ?

Qui voudrait assister à ces scènes terribles où ma chair serait flagellée, déchirée, clouée, et où mon sang inonderait l'autel et les parvis sacrés ?

Je prends donc cet état pour être ta Victime au saint Sacrifice.

Merci, ô Dieu caché !

Je veux être ta *nourriture*. Il faut pour conserver la vie surnaturelle que tu en manges le principe, moi-même, ma chair, mon sang, mon âme, ma divinité.

Oserais-tu mordre dans ma chair sanguinolente, boire mon sang qui s'échapperait chaud et empourpré de mes veines ? Tu fuirais avec horreur et dirais avec les incrédules de Capharnaüm : "*Durus est hic sermo !*"

Je prends donc cet état de pain, ce goût, cette apparence d'une chose matérielle pour que tu puisses me recevoir, me manger, et ainsi vivre de ma vie, la vie divine !

O Dieu caché, vous ne calculez pas avec les difficultés, les sacrifices que cet état vous impose ! Votre amour veut que vous habitiez avec moi, que vous mouriez pour moi, que vous me nourrissiez ; aussitôt vous le faites, malgré les incroyables abaissements qu'il lui en coûte. Votre amour le veut : il suffit. Oh ! merci, merci.

Je vous remercie de tous les sacrifices que vous impose cet état anéanti, cet abandon de votre gloire, de votre honneur, de vos droits, car si vous vous montriez dans votre état glorieux, vos églises seraient désertes. Je vous remercie d'accepter, d'avoir choisi ces sacrifices pour moi, parce que vous m'aimiez, parce que vous vouliez vous donner à moi ? Merci, mon Dieu. Merci, car je suis indigne qu'un Dieu s'occupe de moi !

III. — Réparation.

Considérez quelles humiliations cet état eucharistique cause à Jésus, notre Dieu caché.

Parce qu'il est *obscur*, sans *éclat*, sans apparence, on l'oublie, on ne tient pas compte de Lui ; on le traite sans respect, sans attention ; on bâille, on dort, on pense à toute autre chose qu'à Lui ; on laisse sa pensée, son regard errer sur les créatures ; quelquefois on l'offense et gravement, dans le moment même où l'on ne devrait venir que pour l'adorer. Oh ! s'il se montrait éclatant de gloire ! si ses anges apparaissaient à ses côtés !

Mais non, Il se confie à notre amour et notre amour le méprise parce qu'il se voile ! parce qu'il est sans action, sans paroles pour appeler au secours, parce qu'il ne peut se défendre ou fuir, il devient le jouet des éléments et des méchants.

Le feu, l'eau, l'humidité, la poussière, la vétusté l'attei-

gnent, le souillent ; les araignées, les vers, les plus vils insectes peuvent en faire leur proie.

Les impies, les francs-maçons, les voleurs peuvent le prendre, l'emporter dans leurs réunions diaboliques, l'insulter, le couper, le jeter à terre, le fouler aux pieds ! Il se tait ! Il est lié ! Il reste immobile !

Et c'est le Dieu de majesté que l'on traite ainsi ! le Dieu trois fois saint ! le Dieu terrible ! Son amour subit, hélas ! chaque jour tous ces outrages !

Demandez pardon pour tous ces péchés contre l'Eucharistie, pour les vôtres, pour votre tiédeur dans les églises et en présence du Saint Sacrement. Offrez-vous, votre travail, votre temps, tout ce que vous faites, en réparation de tous les outrages que reçoit le Très Saint Sacrement.

Parce, Domine ! parce populo tuo ! Transportez-vous en esprit dans tous les lieux du monde où Jésus est offensé et faites-lui amende honorable.

IV. — Prière

Priez, suppliez Jésus de reproduire en vous son état eucharistique, de vous donner les vertus sympathiques à cet état, de le faire agir sur vous.

Et c'est l'*humilité* ; l'humilité avec les vertus qui l'accompagnent, la garantissent et se nourrissent de sa substance.

Voilez-vous par le *silence* sur vous-même, vos actions, vos mérites.

Voilez-vous par la *modestie* du maintien, de la démarche, de la tenue.

Voilez-vous en faisant simplement, obscurément votre devoir, en rendant service sans ostentation, en vous dévouant sans recherche.

Anéantissez-vous en pensant peu à vous, en abaissant toute pensée, toute complaisance en votre excellence d'esprit, de cœur, en vos qualités plus ou moins remarquables ; méprisez-vous vous-même.

Anéantissez-vous en obéissant, en vous ouvrant à vos guides, en acceptant d'être en tout, partout, connu, jugé, dirigé comme l'Hostie sainte, le Dieu caché lui-même.

stroj
tren
sanc
si de
" iri
sava
trans
vieu:
So
Ne s
ce qu
tandi
vieill
dalle
Mauc
d'enc
quel i

—
ral, m
vous
prêch
un lo
je fera
toujou
comm
l'aumé
être qu
quoi, i
avec v
concer

L'ab
cution.
que co
aussi a
un de s
quitter
interro

— M
Allons
mieux.
— Pe
Cela

strophes des cantiques, de leur voix cassée ; leurs mains tremblantes égrenaient un chapelet, dans le silence du sanctuaire ou dans la paix des longs couloirs si propres, si doucement éclairés. Seul Antinoüs-Anthime demeurait " irréductible, " comme il disait, fier de connaître ce mot savant ; seul il restait sourd aux appels d'En-Haut, que transmettait doucement jusqu'à son oreille la voix d'un vieux prêtre brûlant de zèle et charmant de cordialité.

Sous quelle impulsion la forteresse soudain céda-t-elle ? Ne scrutons point les desseins de la Providence... Tout ce qui est établi, c'est que dimanche dernier, au matin, tandis que les pas lourds des vieux, les pas menus des vieilles, revenant de la chapelle, faisaient retentir les dalles des corridors sous le heurt de quatre cents sabots, Mauconduit, entrant dans la sacristie encore parfumée d'encens, retira son bonnet grec devant l'aumônier, auquel il dit d'un ton bourru, dissimulant mal son émotion :

— Monsieur l'abbé, je n'aime pas les prêtres en général, mais vous en particulier, vous me plaisez, parce que vous êtes bon, parce que vous croyez ferme à ce que vous prêchez, c'est facile à voir. Je pense que je n'ai plus pour un long bail de vie dans mon sac, et qu'un de ces jours je ferai le grand voyage d'où l'on ne revient pas. J'avais toujours eu l'intention de disparaître incrédule et impie comme j'ai vécu. N'ayez pas de fausse joie, monsieur l'aumônier ; je ne viens point me confesser encore ; peut-être que jamais je n'en arriverai là. Mais je ne sais pour quoi, il me semble ce matin que j'aurais plaisir à causer avec vous, durant un petit quart d'heure, de " ce qui concerne votre état... "

L'abbé Duthil sourit à l'imprévu de cette dernière locution, et, tout au fond de son cœur, il loua Dieu, sentant que comme celle des autres vieillards de l'asile cette âme aussi allait se rendre, qu'il n'aurait pas la douleur de voir un de ses " petits bonshommes, " le seul depuis dix ans, quitter la terre sans le pardon suprême. Et doucement il interrogea :

— Mon brave, savez-vous encore votre *Pater Noster* ?... Allons ! essayez en français... Cela marchera peut-être mieux...

— *Pater noster... Pater noster...*

Cela marcha presque bien, en effet, jusqu'après :

“ Donnez-nous aujourd’hui notre pain quotidien... ” Mais à ce moment Antinoüs-Anthime s’arrêta, hésita, grommelant :

— Nom de nom ! je ne me rappelle plus la suite !

— Voyons ! Vous avez retenu plutôt le : “ Je vous salue Marie, ” la prière des âmes pures, celle des petits enfants...

— “ Je vous salue, Marie... ” Oui, ma mère me faisait dire cela jadis, ma mère morte trop tôt. Seulement je n’irais pas encore jusqu’au bout... Pensez donc, monsieur l’aumônier, après soixante et dix années !... Pauvre man-man ! Je suis tout remué de songer à elle, si bonne et si pieuse. Vous ne me croirez peut-être pas, mais des “ Je vous salue Marie, ” elle en disait au moins dix tous les jours, comme une bonne Sœur, quoi ! D’ailleurs, les coiffes bretonnes, telles qu’elle en portait toujours, ça ressemble b...rement à des cornettes, savez-vous !

— Ne sortez pas de la question, interrompit doucement le prêtre. Dites-moi, vieil ami, vous ne vous rappelez pas une seule prière, une toute petite ?...

Alors un sourire édenté, un sourire de triomphe, éclaira le visage de l’octogénaire, parmi sa longue barbe blanche de patriarche. Et le bonhomme commença, tournant son bonnet grec entre ses doigts nouveaux :

— *De profundis clamavi ad te, Domine...*

Et jusqu’au bout du dernier verset, il récita le sublime psaume 129, le chant funèbre et consolant à la fois qui, de tous les deuils, fait naître toutes les espérances. Pris, comme le prêtre semblait stupéfait que Mauconduit eût redit imperturbablement, et en latin, cette prière, lui qui en avait si bien oublié d’autres, plus usuelles, le vieillard répliqua :

— C’est que voyez-vous, monsieur, j’ai été cocher...

Le sourire de l’aumônier se fit de plus en plus interrogateur, et Antinoüs-Anthime continua :

— Oui, j’ai été cocher... C’est moi qui ai conduit à S... durant cinquante années, le corbillard de troisième classe. Alors, plusieurs fois par semaine, j’entendais l’officiant et les chantres, au bord des tombes fraîchement ouvertes, redire ce cantique-là. Comme j’avais la voix juste, je m’unissais à eux, discrètement, du haut de mon siège. Ils récitaient d’autres oraisons encore, mais je n’ai point

pu l
au
C’ét
habi
pou
com
n’av
m’av
raiso
Da
dépo
meur
l’un
à la r
doute
des r
murn
l’abbe
pliqu
du D
pre, e
la foi
qu’alc
mura
pasteu
péran
— A
le tem
fâché
Com
religie
mainte
cle, co
petites
champs

No
est
sous
— Ca

pu les retenir, parce qu'elles n'en finissaient pas. Quant au *De profundis*, je le répétais à chaque inhumation. C'était plus fort que moi. Si j'avais été infidèle à cette habitude, quelque chose m'aurait fait défaut. Je ne sais pourquoi, par exemple, car alors, comme aujourd'hui, ou comme hier, tout au moins, je n'étais pas croyant, et je n'avais guère l'intention de dire une prière. Mais vous m'avez demandé si j'en savais une, et je n'avais nulle raison pour ne pas vous satisfaire...

Dans la petite sacristie où filtrait, à travers les vitres dépolies, un demi-jour reposant, les deux vieillards demeurèrent un instant rêveurs, sans plus rien se dire. A l'un et à l'autre, ce silence était doux. Le prêtre songeait à la miséricorde de Dieu, infinie et mystérieuse, qui sans doute avait tenu compte à l'humble cocher de corbillard des milliers d'invocations qu'inconsciemment il avait murmurées, en mémoire des morts inconnus. Et puis l'abbé Duthil, lentement, avec des mots très simples, expliqua au pauvre Antinoüs-Anthime le sens des versets du *De Profundis*. Mauconduit l'écoutait sans l'interrompre, et on l'eût dit remué par l'évocation de souvenirs à la fois rians et tristes, par l'éveil de sentiments jusqu'alors ignorés. Et prenant congé du chapelain il murmura quelques mots seulement, qui, aux oreilles du bon pasteur, résonnèrent pleins de promesses et pleins d'espérances :

— A demain, si vous le permettez, monsieur l'abbé, car le temps presse ; mes forces déclinent et je ne serais pas fâché de rapprendre avec vous le *Pater*...

Comme des ailes blanches d'oiseaux, des cornettes de religieuses s'agitaient doucement le long des galeries maintenant silencieuses. Agenouillées devant le tabernacle, côte à côte, entre deux rudes besognes, d'autres petites sœurs, jadis femmes du monde ou filles des champs, priaient pour l'âme de " leurs vieux... "

Notre Calendrier du St Sacrement pour 1903 est prêt dès maintenant à être expédié à nos souscripteurs. Prix : Calendrier ordinaire: 25 cts. — Calendrier de luxe : 40 cents.

Au Cri de ma Prière.

Larghetto - $\text{♩} = 58$

The piano introduction consists of two staves. The right hand plays a melodic line with a *p* dynamic, and the left hand provides a harmonic accompaniment. The tempo is marked *Larghetto* with a quarter note equal to 58 beats.

Solo - larghetto avec émotion

The vocal solo begins with the lyrics "Au cri de ma pri-è-re le ciel a répon-du, et". The music is in a 2/4 time signature. The tempo is *larghetto* with an instruction to perform "avec émotion". Dynamics range from *p* to *mf*.

The piano accompaniment for the second vocal line. The right hand has a melodic line with lyrics "jus-qu'à ma pas-si-on le Dieu même est des-cen-du, et jus-qu'à ma pas-si-on". The tempo is marked *all. poco*. Dynamics include *mf* and *all. poco*.

pressé pas-

The piano accompaniment for the third vocal line. The right hand has a melodic line with lyrics "sion le Dieu même est des-cen-du! des O ten-". The tempo is marked *pressé pas-*. The section ends with a *Chœur* marking and a *dolce* dynamic.

et tutti

esse i-nef-fa-ble' ex-là-se du bon-heur! ☉

☉ In-esse i-nef-fa-ble' Ex-là-se du bon-heur

cres -

joie i-ni-nan-ra-ble, Ne hi-sy pas mon cœur! ☉

☉ joie i-ni-nan-ra-ble, Ne hi-sy pas mon cœur!

do *f* *dim* *ff*

joie i-ni-nan-ra-ble, Ne hi-sy pas mon cœur!

☉ joie i-ni-nan-ra-ble, Ne hi-sy pas mon cœur!

pp

Pécheur pétri de fange,
J'osai devant ses yeux

Paraître comme un ange,
Un pur esprit des cieux!

La veille encor peut-être
Je différerais d'ouvrir
Mon cœur à ce bon Maître
Venant pour me bénir.

O feu sacré, dévore
Mon cœur anéanti,
Ce cœur si tiède encore,
A peine converti !

Tant de bonté m'enchanté
Et me confond, Seigneur ;
Mais sur mon épouvante
L'emporte le bonheur.

Dégagez de la terre
Mon âme et ses désirs ;
Soyez seul, ô mon Père,
L'objet de mes soupirs.

Pendant toute ma vie
J'entretiendrai, Seigneur,
Dans votre Eucharistie,
Mon zèle et ma ferveur,



Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

Dernière Communion de trois Femmes Sauvages

FRSULE, femme d'un capitaine de Tadoussac, étant tombée malade à Sillery, se retira à l'hôpital, demeurant tantôt dans la salle commune, tantôt dans sa cabane située non loin de là. Son état s'étant aggravé, on jugea prudent de lui administrer les derniers sacrements. Alors sa mère, une bonne veuve nommée Louise, qui, dès le début de la maladie n'avait cessé d'exhorter sa fille à la patience, se hâta d'orner de son mieux sa pauvre maison d'écorce, pour la visite du bon Dieu.

Elle tendit tout autour des robes de castor et d'original, mettant la plus belle sur le lit de la malade ; elle couvrit de feuillage le haut et le plancher de la cabane et alla emprunter un crucifix et deux chandeliers aux Hospitalières.

Les sauvages chrétiens qui demeuraient dans le voisinage se firent un devoir d'accompagner le Saint Sacrement chez la malade. Celle-ci, entendant sonner la clo-

chet
sur
dem
lui c
Chri
teme
ajou
exce
Onct
l'avc

Ur
qu'un
lui aj
foi vi
d'une
mem
ne
long
assist
faisait
conter
Le lei
assou
lant de
plaisir
jouit r

— “
une fo
une fe
pondit
à la ve
orneme
vaut m
A l'i
dans sa
sur la r

(1) Re
(2) Re

chette qui servait de signal, pria sa mère de la redresser sur son lit, par respect pour l'Hôte divin de son humble demeure. Dès qu'elle eût communié, sa mère s'approchant lui dit : " Or sus, ma fille, c'est maintenant que Jésus-Christ est en ton cœur ; prends courage, remercie-le fortement." Puis, appelant une religieuse présente, elle ajouta : " Aide-lui à faire ses prières." De plus, cette excellente mère insista pour qu'on donnât l'Extrême Onction à sa fille, qui mourut paisiblement aussitôt après l'avoir reçue. (1)

Une femme du bourg de la Conception n'avait plus qu'un souffle de vie, lorsque le Père Jérôme Lallemant lui apporta le viatique. Mais, puisant des forces dans sa foi vive, elle sortit de son lit et tombant à genoux, s'écria d'une voix mourante : " Ici, mon Seigneur, je crois fermement que c'est vous qui venez pour me visiter ; je meurs dans cette foi et dans le repentir d'avoir été un si long temps sans vous connaître, ayez pitié de moi ! " Les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes, elle seule faisait paraître sur sa figure la joie de son cœur et " les contentements d'une âme qui ne respirait que le ciel." Le lendemain, cette fervente chrétienne tomba dans un assoupissement dont on ne pouvait la tirer qu'en lui parlant de prier Dieu, car alors elle revenait à elle, " prenant plaisir jusque dans son agonie, d'adorer Celui dont elle jouit maintenant." (2)

— " Mon Père, ne me faites-vous pas communier encore une fois devant que je meure ? " disait au Père Lallemant une femme malade de Sillery. " J'en suis content, répondit-il, mais il faudrait un peu embellir vos cabanes à la venue d'un si grand Capitaine." — " Hélas ! quel ornement pourrait-on donner à un lieu si misérable ? il vaut mieux qu'on me traîne en sa maison."

A l'instant deux néophytes enveloppent cette femme dans sa couverture, la lient sur une traîne qu'ils tirent sur la neige jusqu'à l'église. A son arrivée, le Père lui

(1) Relations des Jésuites, 1644.

(2) Relations des Jésuites, 1644.

présenta le crucifix et elle rassembla toutes ses forces pour s'écrier : " Kinak8mir, Kinak8mir, Ies8s." " Je vous remercie, je vous remercie, ô Jésus, de ce que je suis baptisée : je serais précipitée dans les feux qui sont sous la terre si je fusse morte devant le baptême. Je vous demande pardon, ayez pitié de moi. Vous êtes bon, vous me pardonnerez, je le sais bien." Et elle baisait avec transport le signe sacré de notre rédemption.

S'étant confessée et ayant entendu la messe avec beaucoup de difficulté, on lui donna le Pain du voyageur, afin de la fortifier pour le grand voyage d'où l'on ne revient pas. Le Père lui ayant fait faire son action de grâces mentalement, vu la difficulté qu'elle avait à respirer, elle le suivit avec attention ; cependant, n'y tenant plus, elle voulut prononcer ces quelques paroles " qu'elle poussa, rapporte ce religieux, de son âme comme des flammes de son amour : "

" O que vous êtes bon de m'être venu visiter ! je ne vous vois pas maintenant, vous vous cachez, mais je vous verrai bientôt. Vous avez promis le paradis à ceux qui sont baptisés et qui gardent la foi et qui vous obéissent. Je suis baptisée, j'ai gardé la foi depuis mon baptême, je la garderai jusqu'à la mort ; j'ai tâché de vous obéir ; je vous demande pardon de mes offenses, vous l'avez promis à ceux qui se confesseraient. Je me suis confessée avec douleur. Je souffre volontiers les grandes douleurs de ma maladie, j'attends la mort joyeusement quand il vous plaira. Je vous aime, je vous verrai, j'irai avec vous et là je vous prierai notamment pour ceux qui m'ont instruite et qui sont cause que je suis baptisée."

Après cette action de grâces admirable, le Père lui ayant parlé de l'Extême Onction, elle demanda qu'on la lui donnât et la reçut avec foi et recueillement. Puis on la remit sur sa traîne et on la reconduisit dans sa cabane, " bien joyeuse d'avoir encore une fois visité la maison du bon Dieu devant sa mort, qui arriva bien tost après." (1)

MARIE AYMONG.



(1) Relations des Jésuites, 1647.



ce qu
pour
de le
Zit
indiff
c'étai
et qui
vu qu
repas
Zita
Or,
servat
maigr
et de
jurgat
de cha
de ma
paraît
Zita
mets d
par le
prépar
des lég
Ce se
Quar
que du
Il est

SAINTE ZITA

PATRONNE DES SERVANTES.



SAINTE Zita est la patronne des cuisinières. Voici la légende vulgaire, que je recommande particulièrement aux peintres ; car, outre son charme naïf, elle prête beaucoup au pittoresque, comme ils vont le voir.

Sainte Zita était une cuisinière génoise, fidèle à ses maîtres, mais plus fidèle à Dieu.

Jamais elle ne faisait danser l'*anse du panier*, ce qui devrait être, disons-le en passant, un devoir facile pour les cuisinières génoises, que leur dignité empêche de le porter et qui chargent un *facchino* de ce soin.

Zita avait le malheur d'avoir des maîtres quelque peu indifférents pour les pratiques religieuses ; cependant c'étaient de bonnes gens, peu riches, tenant petite maison, et qui ne l'empêchaient pas d'accomplir ses devoirs, pourvu que leur cuisine n'en souffrît pas, et que leurs modestes repas fussent prêts aux heures fixées.

Zita s'était maintenue fort habile dans sa profession.

Or, les maîtres de Zita étaient peu scrupuleux sur l'observation des jours auxquels l'Eglise ordonne de faire maigre. Zita crut de son devoir de risquer de timides avis et de respectueuses objurgations à ce sujet. Avis et objurgations furent mal reçus, et n'eurent pour résultat que de changer la négligence des maîtres en pratique régulière de manger de la viande les jours défendus, pour ne pas paraître céder aux remontrances de leur servante.

Zita se demandait si elle devait obéir et préparer des mets défendus ; après réflexion, elle imagina de donner, par le prodige de son art, aux poissons et aux légumes préparés à l'huile l'apparence et le goût de la viande et des légumes cuits au jus.

Ce secret n'a pas été conservé.

Quant à Zita, elle jeûnait ces jours-là, ou ne mangeait que du pain.

Il est écrit : " On ne peut servir deux maîtres à la fois. "

Ainsi Zita, tout en servant de son mieux ses maîtres terrestres, sacrifiait parfois quelque peu les soins de sa cuisine aux soins de son âme. Elle fréquentait assidûment les églises ; il n'était pas sans exemple qu'elle se mît en retard et que, malgré son habileté, elle ne pût servir son dîner à l'heure précise. Quelques rôtis furent brûlés, quelques crèmes manquées ; mais Zita promettait de faire



mieux à l'avenir ; d'ailleurs les bonnes cuisinières étaient alors, comme aujourd'hui, peu communes à Gênes, et on l'aurait difficilement remplacée.

Un jour que ses maîtres donnaient à dîner, — chose rare, chose monumentale dans ce pays, — Zita reçut force recommandations de la *Signora*.

Elle se leva avant le jour, courut les marchés et revint avec deux *facchini* chargés de denrées. Elle alla ensuite à l'église ; mais là elle se laissa absorber si profondément par la prière et la méditation, elle tomba dans une telle

exta
tout
temp

To

sur l

El

qu'el

d'un

frapp

comm

se di

pensa

rité,

allait

leurs

c'est

voient

on lor

rien à

humil

raient

moins

renvoy

manifé

trouve

Perc

senti à

qu'elle

leur in

étaient

Arrivée

et avait

blemen

Il n'y

que c'e

savait d

ment. L

humble

Tout

odeur d

— Qu

je sens l

extase, qu'elle ne vit pas que la messe était finie, et que tout le monde quittait l'église ; elle y resta seule en contemplation, et ne s'aperçut pas de la fuite des heures.

Tout à coup, elle sortit de son extase, et, retombant sur la terre, fut surprise et inquiète de voir le jour obscur.

Elle sortit précipitamment de l'église et regarda le ciel qu'elle supposait couvert d'épais nuages. Le ciel était d'un bleu limpide ; mais le soleil se couchait. Zita fut frappée de terreur ; elle pensa à son diner, qui n'était pas commencé à l'heure où il fallait le servir. Cependant elle se dirigea en toute hâte vers la maison de ses maîtres, en pensant qu'elle allait être chassée, et qu'elle l'avait mérité, car elle avait manqué à ses devoirs envers eux, et allait les jeter dans un grand embarras. Ce n'est pas d'ailleurs sans de fortes raisons que l'on donne à diner à Gênes ; c'est un événement grave, important pour ceux qui le voient donner. L'attention était surexcitée. Que dirait-on lorsque, les convives réunis, il n'y aurait absolument rien à leur donner à manger ? Les maîtres de Zita seraient humiliés, bafoués, montrés au doigt ; leurs convives pourraient se croire mystifiés et se trouveraient offensés. Le moins qui pût arriver à Zita, c'était d'être honteusement renvoyée, et cette expulsion, dans une circonstance aussi manifeste, aussi éclatante, lui rendrait bien difficile de trouver une place.

Perdre sa place, c'était un sacrifice que Zita aurait consenti à faire ; mais elle avait un profond chagrin de celui qu'elle allait faire à ses maîtres, qui, après tout, malgré leur indifférence sur l'observation des jours maigres, étaient bons pour elle et avaient droit à sa reconnaissance. Arrivée à la porte de la maison, elle n'osait plus entrer et avait envie de s'enfuir. Cependant elle réfléchit humblement qu'elle ne devait pas éviter les réprimandes.

Il n'y avait pas alors de patronne des cuisinières, puisque c'est Zita qui était destinée à le devenir. Elle ne savait donc à *quel saint se vouer*, comme on dit vulgairement. Elle s'adressa à Dieu. Sa prière faite, elle entra humblement, mais résolûment dans la maison.

Tout à coup, elle s'arrêta dans l'escalier : une suave odeur de fricot venait de saisir son odorat.

— Qu'est-ce à dire ? pensa-t-elle. Ne voilà-t-il pas que je sens le fricot ? Ma maîtresse se sera aperçue de mon

maîtres ter-
de sa cui-
ssidûment
se mit en
servir son
et brûlés,
it de faire



emplacée.
— chose
Zita reçut

et revint
ensuite à
ndément
une telle

absence, et elle aura fait venir une autre cuisinière. Je n'en serai pas moins chassée ; mais leur dîner ne sera pas manqué, et il n'y aura de punie que celle qui a fait la faute.

Zita fit quelques pas, puis s'arrêta. . .

— Celle qui fait ce fricot est, certes, une habile personne. Je croyais être la première ; mais il y en a une ici qui fait au moins aussi bien que moi.



Et Zita entra dans sa cuisine.

Au moment où elle entra, elle entendit un bruit comme un crépitement d'ailes, et elle ne vit personne ; mais elle attribua ce bruit au frôlement de la

robe de la cuisinière probable qui venait de passer rapidement dans une autre pièce.

Les fourneaux étaient allumés, les casseroles étaient en travail et de chacune sortait un fumet exquis.

Zita leva les couvercles et goûta.

— Je me trompais, dit-elle, en disant que celle qui a fait ces fricots, était une personne de ma force ; je ne suis pas digne de dénouer les cordons de son tablier : je ne

sav
où
E
—
auss
Z
feu
E
vit s
avec
renc
—
—
perso
—
avec
Zit
Elle
On en
a cons
deux
Zita
faire s
l'église
Ce d
anges,
tableau
Voilà
tée ma

Une C

M'm
do
son
ticipation
œuvres de
Une gra
qui fait l'e
lettre du t
Les pers
en leur fa
gences plé
dans la lett

savais pas que mon art pût aller si loin que cela. Mais où est donc cette cuisinière ?

Elle attendit, personne ne vint.

— Mais, dit-elle, comment se fait-il qu'une personne aussi habile expose ses mets à brûler ?

Zita éloigna un peu les casseroles, et s'aperçut que le feu des fourneaux était bleu.

Elle chercha la cuisinière et ne trouva personne. Elle vit seulement que le couvert était mis avec une propreté, avec un soin inimaginables. Dans la salle à manger, elle rencontra sa maîtresse, qui lui dit :

— Eh bien ! Zita, êtes-vous prête ?

— *Signora*, le dîner est prêt ; mais je ne trouve pas la personne. . .

— Quelle personne ? Les convives sont sur la terrasse avec mon mari, et il n'y a ici que vous et moi.

Zita crut qu'elle rêvait, ou qu'elle avait rêvé.

Elle servit son dîner. C'était quelque chose d'exquis. On en parle encore dans certaines familles, où la tradition a conservé le souvenir de ce festin qui eut lieu il y a deux cents ans.

Zita n'eut qu'à rendre grâces. Des anges étaient venus faire son dîner pendant l'extase où elle s'était plongée à l'église.

Ce devait être un charmant spectacle que ces jolis petits anges, semblables sans doute à ceux qu'on voit dans les tableaux de Murillo.

Voilà l'histoire de sainte Zita, telle que me l'a racontée ma cuisinière, qui, hélas ! fait ma cuisine elle-même.

ALPHONSE KARR.

Une Œuvre eucharistique pour les Défunts

L'INSCRIPTION dans l'Œuvre des *Semaines Eucharistiques*, dont la contribution annuelle est de \$ 2.00, donne à la personne défunte droit à TRENTE-DEUX MESSSES, et à une participation spéciale aux heures d'adoration, communions et bonnes œuvres de la Communauté du Très Saint Sacrement.

Une gracieuse image est envoyée comme diplôme à la personne qui fait l'offrande, et quatre fois par an, elle est prévenue par une lettre du temps où les messes sont célébrées.

Les personnes qui ont fait inscrire des Défunts peuvent gagner en leur faveur douze indulgences plénières, à savoir, trois indulgences plénières à chaque trimestre, pendant la semaine indiquée dans la lettre d'avertissement. (Brefs du 26 fév. et du 25 Mars 1875.)



sser rapi-

étaient en

elle qui a
je ne suis
er : je ne

Un Savant à l'École des Morts



Un prince polonais niait Dieu et son âme, et il commença sur cette thèse un grand ouvrage auquel il consacra de nombreuses veilles. Fatigué et agité par ce travail, il se promenait un jour, lorsqu'il rencontra une pauvre femme chargeant un âne de branches mortes.

— N'avez-vous pas d'autre métier ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! non ; j'ai eu le malheur de perdre mon mari, et il ne me reste même pas de quoi payer une messe pour le repos de son âme.

— Tenez, dit-il, en lui jetant plusieurs pièces d'or ; faites dire tout ce que vous voudrez.

Le soir même, livré à toute l'ardeur de son travail, il aperçoit un paysan debout, immobile et silencieux en face de son bureau.

— Qui t'a permis d'entrer ? s'écria le prince en agitant sa sonnette pour reprocher à ses gens d'avoir laissé entrer cet homme.

Ceux-ci protestent qu'ils n'ont rien vu, et l'aventure reste inexpiquée.

Le lendemain, à la même heure, même apparition. Cette fois le prince n'appela personne : il marcha droit vers le paysan.

— Qui que tu sois, malheureux, que viens-tu chercher ici ?

— Je suis le mari de la veuve que vous avez secourue, il y a deux jours, afin qu'elle pût payer une messe pour le repos de mon âme, qui était dans le Purgatoire ; j'ai demandé à Dieu la grâce de payer vos bienfaits par ces seuls mots : *L'âme est immortelle*.

Le fantôme disparut en même temps, et le prince appelant sa famille déchira devant elle son manuscrit. On a conservé ces pages lacérées, et l'orateur qui fit l'oraison funèbre du prince rappela en chaire ce trait qu'il tenait du prince lui-même.

rtés
âme, et il
d ouvrage
s veilles.
se prome-
ne pauvre
es mortes.
r? lui de-
non mari,
esse pour
ces d'or ;
travail, il
x en face
n agitant
sé entrer
aventure
parition.
ha droit
chercher
ecourue,
sse pour
ire ; j'ai
s par ces
ce appe-
t. On a
'oraison
il tenait



LA COMMUNION DE SAINT STANISLAS
D'après le tableau de Gabriel Max.

réal.